

En brouette

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 42

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un verre, épi il reste avec nous. Ça vaut-y pas bien mieux... Enfin, si on ne peut plus rien avoir, on ira se coucher à sec.

Lorsqu'ils eurent pris possession de leur chambre, Favey s'arrêta devant le grand lit à deux places en disant :

— Ça veut pas mal aller ; il est long ; on pourra au moins étendre les piautes ; j'aime pas dormir à crochet... Voyons, veux-tu te mettre au pied ou à la tête ? Moi, ça m'est éga.

— Y aura point de pied, ni de tête, nigaud... C'est-à-dire qu'en prenant chacun son coissin, il y aura deux têtes.

— C'est vrai... Aïe!... J'ai un cor qui me fait si tellement souffrir!... Je suis content d'ôter mes souliers.

— Faut ça couper avec le rasoir par petites tranches, doucement ; mais faut pas entamer trop profond, parce qu'il n'y fait pas beau !

Tout en donnant ce conseil, Grognuz, déjà entièrement déshabillé, se promenait dans la chambre en disant : « Fait bon prendre le frais. »

Puis, s'approchant de la fenêtre ouverte et tournant le dos à Favey : « Quel beau temps!... Regarde voir cette lune ! »

Quelques instants plus tard, nos deux compagnons se fourraient au lit.

— Eh bien, nous allons tâcher de faire nono, beau-frère, dit Favey en s'étirant.

— Oui, mais tu me gratignes l'oreille avec tes ertets, lui dit Grognuz.

— Ah! c'est ta tête qui est là?... Alors, je vais biaiser.

Puis ils s'assoupirent, le silence se fit, et bientôt, gagnés par le sommeil le plus profond, ils se mirent à ronfler avec une telle force, une ampleur de notes, dont, — au dire du portier, — nul ne pourrait se faire une idée : vrai duo de trombonne et de bombardon !

Vers trois heures du matin, après ce premier et lourd sommeil, Favey sauta à bas du lit. Encore tout étourdi et n'ouvrant les yeux qu'à demi, il se mit à chercher quelque chose en tâtonnant autour du lit.

— Que rebenes-tu tant par là ? demande Grognuz qui s'était réveillé.

— Je cherche le... Aïe!... Charrette!... quel betzet je me donne là à cette tonnerre de chaise!... Juste sur mon cor!...

Et Grognuz se retourna brusquement dans le lit, sans plus s'inquiéter de cet incident.

Quand son beau-frère voulut se recoucher, ses pieds rencontrèrent un gros obstacle qu'il cogna vigoureusement en maugréant :

— Dis donc, je peux pas entrer, tu te mets presque en travers.

Grognuz lui céda la place nécessaire en disant :

— J'sais pas où est mon coissin.

— Moi non plus, mais ça fait rien... C'est tiurieux comme on a soiffe la nuit.

— A qui le dis-tu !

Et le sommeil reprenant le dessus, ils ne tardèrent pas à répéter leur duo nocturne avec quelques variantes.

Si l'ensemble laissait quelque peu à désirer, il faut l'attribuer au fait que les ronflements ne parlaient pas du même chevet.

(A suivre.)

En brouette.

Les journaux français ont publié dernièrement la nouvelle d'un pari assez extraordinaire, par lequel M. et Mme Gallais, accompagnés de M. Storne, frère de cette dernière, se sont engagés à faire le tour du monde en brouette. Il n'y a qu'une brouette pour eux trois ; chacun, à tour de rôle, se fera véhiculer, durant deux heures, par un des trois partenaires, tandis que le troisième marchera en serre-file. La dame ne jouira d'aucun privilège. Quand son tour viendra, elle s'attellera à la brouette et poussera devant elle ou soit frère ou son mari pendant les deux heures réglementaires. Le pari est, dit-on, de 25,000 fr.

En donnant l'itinéraire des trois voyageurs, les journaux se sont étendus sur les difficultés qu'ils rencontreront à traverser certains déserts de la Perse centrale qu'ils se proposent d'explorer au grand profit de la science, toujours en brouette.

Enfin, voici quelques-unes des réflexions très judicieuses que cette extravagance inspire aux *Annales politiques et littéraires*, par la plume spirituelle de Francisque Sarcey :

Le ménage Gallais et M. Storne, sont partis dimanche dernier, en grand apparat, de la place de la Concorde, où la foule était nombreuse, et la brouette, pavoisée d'un drapeau tricolore, s'est mise en marche au milieu des acclamations de tous.

Pourquoi la foule applaudissait-elle ? A coup sûr, elle eût été bien en peine de le dire. Qu'y a-t-il de merveilleux à s'en aller sur les grandes routes, l'un assis dans une brouette et l'autre la poussant, de Paris à Venise, de Venise à Constantinople, quand il serait si simple de s'y rendre par les voies ordinaires, qui sont infiniment plus commodes et plus rapides ? Voilà un tour de force très inutile ; voilà beaucoup de temps, d'énergie et de patience dépensés en pure perte !

Jusqu'à Constantinople, les routes sont connues, et, s'il y en a de difficiles, elles sont après tout praticables. Mais de Constantinople, les brouettistes comptent se diriger vers la Perse et la traverser. Là, ils ne trouveront plus de chemins frayés ; ils tirent grand avantage de cette difficulté matérielle.

— Voyez, s'écrient-ils, quel est notre courage et notre endurance ! Nous nous engageons dans des déserts que, depuis des siècles,

un pied humain n'a touchés, et nous les traversons en brouette.

En brouette ! En êtes-vous bien sûrs, mes amis ? Invinciblement, me remonte à la mémoire le souvenir de ce pâtre landais qui avait parié d'aller de Paris à St-Petersbourg, juché sur des échasses. Tout alla bien tant qu'il fut en France ; mais en Allemagne, il mit gaillardement ses échasses sous son bras et monta en chemin de fer. On le prit en flagrant délit ; il fut disqualifié et sifflé. Le fait est qu'il était dans son tort. Car il pouvait, lui, aisément, se tenir aux termes de son pari. Mais vous, cela vous sera-t-il possible ? Vous voilà dans ces fameux déserts de la Perse : vous n'aurez ni pain, ni eau, et devant vous s'étend la plaine immense, brûlée du soleil, semée de crevasses, où pullulent les microbes de la fièvre. Vous y êtes seuls tous trois, puisqu'aucun Européen n'osera vous y suivre, puisque le pays manque d'indigènes. Que ferez-vous de votre brouette ?

Entre nous, si vous vous obstinez à vous brouetter les uns les autres, au lieu de marcher gaillardement de compagnie, vous serez des idiots. Vous parlez, ou vous faites parler dans les journaux des découvertes que vous proposez de faire dans ces régions explorées, et de l'avantage qui en résultera pour les sciences géographiques !

Mais si telle est votre intention, à quoi vous sert votre brouette ?... Il y a cent à parier contre un que vous la pousserez vide devant vous, chacun à votre tour, et vous aurez cent fois raison d'en prendre ainsi à votre aise avec elle ; mais alors ce n'était pas la peine de l'emporter.

Convendez-en, vous n'avez eu d'autre idée que d'exciter, au départ, la curiosité et l'étonnement des badauds ; de faire de l'épate, comme on dit dans l'argot parisien. Ce n'est pas là un sentiment très relevé, ni qui mériterait l'approbation des hommes de bon sens.

A l'occasion du séjour à Paris du prince Lobanof, ministre des affaires étrangères de Russie, les journaux français racontaient cette amusante anecdote :

Le compositeur Victorin Joncières se trouvait à Uriage, il y a quelques années, pendant la saison. A cette époque, il n'y avait pas de Casino, de lawn-tennis, la bicyclette n'était pas encore inventée ; bref, les distractions étaient rares, et un groupe d'amateurs se réunissait chaque après-midi pour enlever des montgolfières, sur la petite place où, depuis, a été construit le Casino. C'était Joncières qui dirigeait la manœuvre et qui, au moment où la montgolfière, gonflée par un feu de paille, était prête à partir, attachait l'éponge imbibée d'esprit de vin et l'enflammait.

Or, un jour, au moment décisif, Joncières s'aperçoit que l'éponge est sèche et que la bouteille est vide. « Courez vite chez l'épicier m'acheter quatre sous d'esprit de vin », dit-il à un des spectateurs, en lui tendant la bouteille. Le monsieur disparaît, tandis que Joncières et ses aides soutiennent le ballon qui menace de s'affaisser. Enfin le monsieur revient, haletant, avec la bouteille pleine ; Joncières la saisit fiévreusement, verse le contenu sur l'éponge, y met le feu, et la